

## SAINTE-BEUVE ET BERLIOZ ÉTUDIANTS EN MÉDECINE

---

Nombre de grands hommes qui avaient commencé des études médicales les ont abandonnées avant la fin ou ont renoncé à exercer, une fois leur diplôme en main.

Pourquoi cette désertion? La médecine, à ses débuts, est une science aride et sèche. Elle ne laisse aucune place aux essors de l'imagination. Plus tard seulement, quand il s'agit d'appliquer à la particularité des divers malades des notions générales qui ont été en quelque sorte acquises en bloc, la personnalité du médecin se fait jour, dans la nature de ses décisions et la préférence de ses choix. Après avoir chargé sa mémoire de matériaux considérables, il lui est alors permis d'utiliser ces richesses dans un sens où se révèle son don de discernement et la hauteur de ses aptitudes. D'homme de science qu'il était sur les bancs de l'école, le médecin devient un artiste dans l'exercice de son métier. Pour en arriver là, il faut bien du temps. On comprend le découragement, qui peut saisir quelques-uns, au cours de ces périodes d'attente. Ils sont bridés par la rigueur des programmes, asservis à des tâches ponctuelles où ils doivent garder dans leur esprit l'image de formes, de directions, de rapports, le souvenir de descriptions compliquées et de détails encombrants. Tout cela sera empaqueté, emmagasiné dans les compartiments des cellules nerveuses qui, écrasées sous ce fardeau, pourront à peine respirer elles-mêmes et ne rien livrer de leur activité propre, ne manifester aucune lueur d'une pensée personnelle pendant ces années de compression et de bourrage.

Il arrive que des esprits indépendants, à l'âme fière et avide de se distinguer ou encore étouffant sous la charge de ces connaissances, se sauvent de cette asphyxie qui les anéantit sur l'heure. Ils sont réduits à un rôle d'appareil enregistreur qui se charge perpétuellement de nouvelles empreintes dont la fixation devra être enfoncée par la répétition d'exercices quotidiens. Plus tard, et le médecin ayant commencé à pratiquer, l'acceptation des contraintes est mieux assurée. Il donne maintenant quelque chose de soi. La veille, il n'existait pas. Aujourd'hui, il est à même de se montrer tel qu'il est, et de siéger sur les degrés exacts qui lui sont offerts par la noblesse de son cœur et l'étendue de sa pensée. Pour qu'il ne saisisse pas la beauté du sacerdoce qui lui est conféré, il faut une certaine indifférence de caractère de sa part ou bien un mouvement passionnel qui l'aveugle sur la grandeur de sa mission en l'attirant vers d'autres sources d'activité.

Nous ne parlerons pas, dans ces pages, des grands noms du passé : Copernic, qui cumulait les fonctions d'astronome, de mathématicien, de peintre, de médecin; Galilée, qui, dans l'intervalle où il observait les oscillations de la lampe suspendue à la voûte de la cathédrale de Pise, suivait les cours de physique et de chimie à l'Université de la même ville; plus tard, Denis Papin, qui prit ses grades à l'Université d'Angers, en 1669; Claude Perrault, le constructeur de la colonnade du Louvre, dont Boileau disait :

De méchant médecin, devint bon architecte.

Pour Denis Papin, rappelons du moins un des motifs qui le décidèrent à chercher ailleurs qu'en la médecine les éléments de précision et de certitude dont avait besoin son esprit solide, ennemi des chimères et des spéculations verbales, et inventeur dans le domaine des acquisitions directement vérifiables :

Pour pratiquer convenablement la médecine, écrivait-il, il faudrait savoir cent choses que nous ignorons toutes, et il

suffirait d'en ignorer une pour être exposé souvent à faire des fautes.

L'erreur par omission, il se refusait à s'en rendre coupable. Aussi, dans l'incertitude où se trouvait le médecin, lui conseillait-il la prudence et de laisser agir la nature :

Pour rendre la médecine plus utile qu'elle n'est, il souhaite qu'on fasse un choix plus judicieux des traitements qui réussissent le plus souvent.

Il désirerait même voir enseigner à l'école la médecine comme le catéchisme, grâce à quoi « le malade et les personnes intéressées à sa santé se pourraient bien garder de rien faire trop à la légère et laisseraient agir la nature, excepté dans les occasions où on verrait manifestement qu'elle aurait besoin d'un secours dont l'utilité serait connue par quantité d'expériences ». On voit le physicien réclamer la vérification de ses hypothèses. Il ne s'aventure pas sans avoir de toutes parts consolidé ses positions. Malheureusement, les médecins ne font pas toujours comme ils voudraient. Ils sont obligés de tenir compte des sollicitations des clients. Ceux-ci exigent des remèdes. Allons pour les remèdes! A condition que les drogues demeurent inoffensives. Sinon, bien des désastres risquent de sortir de l'exécution d'une ordonnance.

Le philosophe anglais Locke était médecin et ami de Sydenham. Tous deux opposaient à la thérapeutique des griefs similaires. Elle prétendait guérir, et cela pouvait être. Mais comment tabler sur ses affirmations avant d'avoir étudié la marche et l'évolution des maladies? Si celles-ci se terminaient favorablement, l'issue heureuse n'était-elle pas due à leur tendance naturelle à revenir à la santé, en réparant spontanément tous les désordres commis en cours de route?

Sautons deux siècles et venons à l'époque contemporaine. Le D<sup>r</sup> Elie de Cyon, celui qui découvrit le nerf dépresseur du cœur, le plus grand physiologiste du

XIX<sup>e</sup> siècle avec Claude Bernard, déclarait le si regretté Eug. Gley, le D<sup>r</sup> Elie de Cyon, et de celui-là M. Cabanès ne parle pas, avait quitté la médecine pour le journalisme. Il vint à Paris et y dirigea pendant quelque temps le journal *Le Gaulois*. Cette nouvelle occupation lui déplut à son tour et il s'enferma dans un appartement de l'avenue Alaphand, où il écrivit un ouvrage d'apologétique religieuse, *Dieu et Science*, cherchant à démontrer, après Joseph de Maistre, que les tempéraments d'inventeurs — esprits de synthèse large et puissante — sont destinés presque fatalement à devenir de grands croyants. La religion, après tout, est-elle autre chose qu'une synthèse du monde remontant jusqu'à l'explication des causes premières? Les esprits de synthèse, forcément un jour ou l'autre, devaient se relier aux dogmes qui dominaient les ensembles, comme eux-mêmes les dominaient avec les conceptions de leur pensée. Quand nous le vîmes, en 1908, Elie de Cyon était obsédé par la notion du surnaturel. Il était orthodoxe et nous manifesta un jour le désir de revenir au catholicisme romain. Comme il lui fallait deux témoins pour son abjuration, il nous fit l'honneur de nous demander d'être l'un d'eux, l'autre étant déjà M. Flourens, l'ancien ministre des Affaires Etrangères. La cérémonie eut lieu dans une chapelle qu'il avait fait installer dans son appartement. Et l'âme sereine et radieuse, le grand physiologiste mourut quelques années plus tard, un peu avant la dernière guerre.

L'époque actuelle nous fournit d'autres noms! Georges Duhamel, prosateur de marque et qui, après avoir fait du laboratoire, s'adonne aujourd'hui exclusivement à la littérature. Et depuis quarante ans, un homme extraordinaire, tour à tour romancier, critique, sociologue, polémiste, homme politique, érudit qui par la supériorité de ses aptitudes diverses et aussi le courage de sa volonté qui ne recule pas quand il s'agit de marquer au fer rouge les impuissants et les coupables, rappelle, en une communauté de traits saisissants, les grands hommes du XVI<sup>e</sup> siècle. Chacun a nommé Léon Daudet. Une

injustice dont il fut victime au concours de l'Internat — il devait être parmi les vainqueurs de par la valeur de ses épreuves et ne fut nommé que premier provisoire, — décida de son destin. Ayant pris toutes ses inscriptions médicales, il ne passa pas sa thèse et débuta dans les Lettres par un roman, *Les Morticoles*, où, sauf Potain, — pour lequel Daudet conserve un culte fervent, — les autres maîtres étaient fustigés à coups de verge sanglants. Mais Léon Daudet, à lui seul, mériterait tout un volume.

Pour servir de thème aux développements qui vont suivre, nous nous adresserons à deux morts, l'un qui fut moins un grand homme qu'un critique admirable : c'était Sainte-Beuve; et l'autre, musicien génial et sans doute le plus grand de tous : Hector Berlioz.

## §

Ayant pris quinze inscriptions trimestrielles à la Faculté de Médecine de Paris, Sainte-Beuve remplit pendant une année les fonctions d'externe à l'hôpital Saint-Louis. Un matin même, l'interne de service étant absent, Sainte-Beuve eut l'honneur de coiffer la toque blanche et de le remplacer. Un de ses maîtres avait laissé en lui une impression profonde. C'était Dupuytren. La précision et la netteté de son coup de bistouri initiaient l'élève, en matière intellectuelle, à l'horreur des formules brumeuses. Quand la fondation du journal le *Globe*, en décembre 1824, décida de sa vocation littéraire, il ne cessa pas, en prenant congé de la médecine, de lui demeurer reconnaissant des services qu'elle lui avait rendus. Les disciplines techniques auxquelles il avait été soumis lui servirent de guide et aussi de frein dans le nouveau genre de travail où le portaient ses goûts. Dans un discours qu'il prononçait au Sénat, en mai 1868, « il remerciait ses études premières de lui avoir inculqué l'esprit de philosophie, l'amour de l'exactitude et de la réalité physiologique, le peu de bonne méthode qui avait pu passer dans ses écrits, même littéraires ».

Dans une lettre à un ami suisse, Just Olivier, il ne

s'exprimait pas autrement. Il avait entrepris la médecine par esprit de curiosité. Son avidité de connaître étant épuisée dans les grandes lignes, il chercha ailleurs. Cette première raison qu'il invoque s'inscrit comme un blâme à l'égard de la forme d'enseignement en faveur de son temps, et peut-être à toutes les époques. Le rôle du maître n'est pas seulement d'apprendre à l'élève ce qu'il sait lui-même. Son devoir est encore de l'initier aux prolongements lointains des connaissances qu'il enseigne, et d'étendre de la sorte les capacités de son esprit. En plus, à force de reculer les limites de ses investigations, il serait parvenu de la sorte aux frontières qui séparent les notions définitivement acquises de celles qui flottent à l'état d'hypothèses indémontrées, ou de celles mêmes qui, n'étant pas présentées sous forme d'interprétations douteuses, errent dans le vide sans avoir atteint aucun degré de consistance verbale et attendent l'homme de génie qui les retirera du néant pour les allumer de l'étincelle qui les fera vivre.

Un maître eût-il ouvert pour lui les avenues du Temple, que nous ne sommes pas sûrs si Sainte-Beuve eût jamais choisi une autre voie. Nous venons de l'entendre. Il ne se sentait pas le courage d'exercer. La pratique médicale le rebutait par ce qu'il y prévoyait de banalité, de monotonie et d'automatisme de pensée, laquelle s'engourdisait dans la répétition des mêmes applications morbides. Or, ces raisons n'étaient pas valables. Elles ne se trouvaient justifiées que par l'impuissance du maître qui continuait de parler, à travers les livres dont il s'était assimilé la substance, ne discernait rien par lui-même et, cavalier sans imagination, continuait de chevaucher la pensée et de s'engager dans la voie de ceux qui l'avaient précédé, sans aucunement discerner la possibilité d'une nouvelle piste qui fût expressément la sienne.

Et puis, il y avait autre chose, et Cabanès nous ouvre jour sur cet autre motif de recul. Sainte-Beuve connaissait les difficultés de l'installation médicale. Il n'eût pu y faire face qu'en empruntant de l'argent. Or, il avait horreur des dettes. Il avait besoin d'une situation immé-

diète qui lui permit de vivre et ne pouvait attendre. Son entrée dans la littérature fut tout de suite marquée par les influences qu'il devait à ses connaissances de la physiologie.

Ce qui domine dans un homme, c'est la question de tempérament, la sève initiale sur laquelle germeront ensuite les qualités de l'esprit, mais celles-ci secondaires et ne devant les particularités de leurs tendances qu'à ce tronc initial du tempérament dont elles étaient issues. L'histoire de Lamennais, prétendait-il avec raison, n'est qu'un chapitre moral de sa physiologie. Et sur Armand Carrel :

Médecins moralistes, déclarait-il un jour, n'oubliez pas que l'homme avait une maladie de foie et qu'il en avait gardé de l'irritabilité.

La nature spéciale du tempérament, c'est elle qui se transmet à travers la succession des races.

Si l'on connaissait bien, continuait-il, la race physiologiquement, les ascendants et les ancêtres, ou aurait un grand jour sur la qualité secrète et essentielle des esprits; mais le plus souvent cette racine profonde reste obscure et se dérobe.

Cela était exact, mais Sainte-Beuve manquait à ce moment de ce fil conducteur que plus tard Th. Ribot a offert dans sa psychologie des sentiments : la sensibilité à la base et avec elle le type de nonchalance ou d'activité où elle épuise les ressources de sa richesse. Sensitifs actifs, sensitifs apathiques, sensitifs désordonnés et sur chacune de ces formes une floraison d'intelligences inégales, chacune d'elles pouvant être supérieure sur la sorte de tige où elle avait enflé ses bourgeons avant de s'épanouir largement!

L'erreur légère de Sainte-Beuve, et qui ne porte que sur les termes de l'appellation, en dépit de son point de départ juste, avait été de désigner ce qu'il voulait faire sous le titre d'Histoire Générale des Esprits. C'est Histoire naturelle des caractères qu'il aurait fallu dire, la

forme d'esprit n'étant qu'un accessoire superposé dans le champ des tempéraments distincts.

La nature, dans une même famille, si elle crée des exemples similaires, les fait souvent opposés. L'un ressemble plus à la mère, l'autre davantage au père. Les différences dans les sèves originelles créent dans la vie bien des diversités d'aptitudes. Et puis, du premier coup, la perfection du type n'est pas atteinte. Il y a des ébauches, des reculs, des reprises avec progrès. Ainsi, pour les quinze enfants du père de Nicolas Boileau. Le poète avait deux frères qui sont connus, Gilles et Jacques, et chez tous deux circulait une veine de génie satirique, mais sans la solidité, le goût, l'application judicieuse et sérieuse de leur cadet.

La Nature, constate Sainte-Beuve, cette grande génératrice des talents, essayait déjà un premier coup de crayon de Nicolas quand elle créa Gilles; elle resta en deçà et se repentit, elle reprit le crayon et elle appuya quand elle fit Jacques; mais cette fois, elle avait trop marqué. Elle se remit à l'œuvre et cette fois fut la bonne. Gilles est l'ébauche, Jacques est la charge, Nicolas est le portrait.

Pareille vue semble juste, et l'expérience la confirme. On voit souvent dans les nombreuses familles l'aîné jouir de certaines qualités qui prennent toute leur ampleur et fructifient dans leur saveur d'origine et mûrissent plus complètement sur la personnalité du cadet. Dans l'intervalle, des frères médiocres ne se relevant par aucun trait d'un mérite quelconque. La bonne fée qui s'était penchée légèrement sur le berceau du premier a négligé les suivants et n'a reparu que pour faire bénéficier de la totalité de ses dons la figure du dernier, celui peut-être qui, étant venu trop tard, a souffert, dès son enfance, de la jalousie ou des mauvais traitements de ses frères et s'est renfermé sur lui-même, meurtri souvent dans les effusions de son cœur, mais ne se plaignant jamais. S'il est, en effet, ardu de suivre à travers plusieurs générations les marques d'un tempérament familial, il est tout aussi malaisé, dans l'histoire d'un en-

fant, de mettre la main sur les premiers et douloureux froissements de sa sensibilité, alors que ces épreuves des premières années ont souvent gravé une empreinte indélébile sur l'image de ses sentiments.

Sur l'animosité que nourrissait Sainte-Beuve à l'égard de Balzac, Cabanès nous livre une clef qui permet d'ouvrir les cœurs. Les deux écrivaient et se proposaient le même but. Les *Espèces Sociales de Balzac* sont, en quelque sorte, le pendant, transposé sur un domaine plus vaste, des familles d'*Esprits* de Sainte-Beuve. Il y avait rivalité entre l'un et l'autre. La sympathie n'est jamais grande entre écrivains qui jouent d'un instrument identique. Les portraits de Balzac étaient disposés sur une étoffe plus large, ceux de Sainte-Beuve appartenaient à des coupons plus exigus, parce que taillés directement dans les enseignements de la vie réelle où les agrandissements de l'imagination n'avaient aucune part.

Par contre, si Sainte-Beuve ne rendait pas complète justice à Balzac, il témoignait beaucoup de sympathie à Taine, pour qui les questions de la race, du milieu et du moment expliquaient, au cours des siècles, l'éclosion des grandes œuvres.

Il n'est pas douteux, déclarait Sainte-Beuve, dans son étude sur Taine, que quoi que l'homme veuille faire, penser ou écrire, il dépend, d'une manière plus ou moins prochaine, de la *race* dont il est issu et qui lui a donné son fonds de nature; qu'il ne dépend pas moins du *milieu* de société ou de civilisation où il s'est nourri et formé; et aussi du *moment* ou des circonstances et des événements fortuits qui surviennent journallement dans le cours d'une vie.

Mais ce qui est vrai pour les talents de second ordre qui se modèlent sur les conditions d'une époque, tout en participant aux particularités de la race, ne l'est plus du tout pour les hommes véritablement supérieurs, qui finissent par s'imposer en dépit de toutes les circonstances hostiles et susceptibles d'arrêter le développement de leur nature propre. Sainte-Beuve continue :

Il reste toujours en dehors, jusqu'ici, échappant à toutes les mailles du filet, si bien tissé soit-il, cette chose qui s'appelle l'individualité du talent, du génie.

Le critique a beau faire, il découvre les diverses sortes d'excitations qui servent l'originalité personnelle, la provoquent et la sollicitent, mais cette originalité primordiale, d'où vient-elle et comment a-t-elle été créée? Il n'en sait rien et avoue son impuissance à comprendre. Ce qu'Horace appelait la parcelle divine lui glisse entre les mains, et jusqu'aujourd'hui nul n'a pu saisir l'élément primordial dont est composée sa substance.

Quant à croire, avec les philosophes primaires comme Moreau de Tours, que le génie est une névrose, et, avec Lombroso, qu'il est une des marques de l'épilepsie, Sainte-Beuve n'adhérait pas à ces arguments de pion de collège qui n'a d'autre ambition que de réduire ce qui le dépasse.

Autre chose, constatait Sainte-Beuve, est d'être fou dans le sens moral, autre chose la folie réelle au sens médical. Que l'une de ces folies confine à l'autre et y mène ou y prédispose, c'est possible. Mais quelle différence, toutefois! Il y a entre les deux la lésion organique.

Sur ce dernier terme, il y aurait à émettre une réserve. Si les folies par lésion organique existent, il en est d'autres, ce semble, où les troubles d'intoxication dominent. Les substances toxiques éliminées, l'équilibre normal est reconquis et la guérison définitive. Chez l'homme de génie, il n'y a ni lésion, ni intoxication. Simplement chez lui, la charge d'énergie nerveuse qui commande le fonctionnement du cerveau et stimule les associations d'idées, cette charge est plus puissante et d'une qualité peut-être supérieure. Tant que ce fluide immatériel qui entretient la vie et fait la pensée ne sera pas isolé, capté, déterminé dans la diversité des qualités qui le constituent, rien ne sera fait et nous ne pouvons que flotter dans les nuées des hypothèses.

Il est un point de la vie de Sainte-Beuve qui semble

avoir été moins abordé. Nous voulons dire l'influence que sa vie de carabin a exercée sur les goûts qu'il manifestait plus tard pour une certaine catégorie de femmes. Toute son existence s'est passée à courtiser les petites bonnes. Dans la rue Notre-Dame-des-Champs, où il habitait, plus de trente ans après la mort de Sainte-Beuve, un concierge nous contait encore les fredaines du célèbre critique. Le soir, coiffé d'une calotte de concierge, il se mettait en chasse, courait la rue et les rues avoisinantes et rentrait accompagné d'un servante du quartier, qu'il gardait dans son domicile jusqu'au lendemain matin. Au cours de son existence une seule aventure, avec une femme du monde. Il en était si glorieux qu'il ne manqua pas de consigner son triomphe sur ses tablettes. Et c'est ainsi qu'il outragea pour la postérité le souvenir de Mme Hugo.

L'étudiant en médecine, en fait de femmes, ne porte en général pas ses exigences bien haut. Il accepte ce qui lui tombe sous la main, et son modique pécule lui interdit les ambitions folles. Sainte-Beuve resta cet étudiant qui se contente de peu, et sa grande volupté consistait, alors même qu'il était célèbre et sénateur de l'Empire, à découvrir le soir une de ces ingénues à odeur de cuisine dont le passage parfumait le silence du quartier. Le goût qui chez lui s'était affiné en matière littéraire ne s'était pas amélioré dans la conception qu'il se formait du charme féminin. Il en parlait magnifiquement, mais celles-là mêmes, comme Mme Récamier, qu'il célébra dans son temps, ne songèrent jamais à échanger avec lui autre chose que les convenances calculées d'une sympathie bienveillante. Peut-être cet éloignement qui écartait les femmes du monde de sa personne agissait-il sur Sainte-Beuve comme un aiguillon qui lui faisait rechercher les femmes dont l'assentiment immédiat ne laissait place chez lui à aucun mouvement de déconvenue. Avec les bonnes du quartier, il ne récoltait pas de déboires. Ajoutée à ses souvenirs de sa vie de carabin, cette consolation devait sans doute intervenir dans la direction ancillaire de ses goûts.

Laissons là ces côtés peu recommandables de l'homme et venons à une de ses aspirations qu'il ne réalisa, nous venons de le voir, jamais qu'à une distance dont ne s'offusque pas la pudeur. Sainte-Beuve s'intitulait un directeur de conscience.

Il donnait des conseils aux femmes du monde, et sans doute excellents. Encore qu'il se maintinssent dans les limites des effusions verbales. C'était un psychologue, fin, délicat, singulièrement averti et pénétrant à coups de sonde directs dans les types divers de sensibilité qu'il extrayait du monde de l'histoire pour les offrir à la curiosité et au jugement de ses contemporains. Dans sa langue, il avait conservé des locutions datant de ses études premières. Il disait, par exemple : injecter la veine. Son positivisme scientifique lui avait inspiré l'amour de l'exactitude. Il ne laissait rien à la chimère et au rêve. Faguet disait de lui : « Les portraits sont le plus souvent étonnants; ils sont faits avec la patience obstinée d'un miniaturiste, le zèle inquiet d'un chasseur de documents et la curiosité subtile d'un directeur de conscience. »

Pour nous qui continuons de nourrir depuis près d'un demi-siècle, pour Sainte-Beuve, une admiration qui ne s'est pas refroidie, qui avons lu trois ou quatre fois les trente volumes des *Lundis* et les six de *Port-Royal*, si nous cherchons à résumer l'impression qu'a déposée en nous ce long commerce avec un esprit pénétrant qui ne croyait jamais avoir rendu avec assez de vérité et un sentiment exact des nuances l'âme de ses personnages, quels qu'ils fussent, grands ou parfaitement médiocres, nous commencerons tout d'abord par une appréciation sur la nature de sa langue. Prétendant arrêter la forme fuyante de la pensée dans un moule verbal qui la fixât au passage, il l'immobilisait dans une double et triple ligature de mots, dont la dernière plus serrée faisait image et gravait celle-ci dans l'esprit. Voyez, par exemple, cette phrase sur Bossuet : « Dans le plein exercice de cette admirable éloquence, il retrouvait toute sa sérénité, sa tranquillité de conviction, son

unité morale, comme toute sa majesté de pensée et sa hauteur. » Avec cela une souplesse de forme qui évite la monotonie par la répétition des mêmes tours et souvent même redresse une fin de phrase par la dextérité d'un rétablissement inattendu. Les raccourcis de comparaisons abondent. « Le bon sens, avec sa béquille, rattrape plus d'une fois le génie avec son vol d'aigle. » Entre des phrases de documentation ou d'information simple, tout d'un coup, l'éclat d'une réflexion bien humaine et profonde. En vérité, les médecins, comme professeurs de style, n'en peuvent guère trouver de meilleur. Et puis, quelle connaissance du cœur et de la mobilité des sentiments! Sainte-Beuve ne se pique pas d'être un moraliste. Il le devient naturellement, par l'exposé des mobiles profonds qu'il met à jour et qui expliquent les attitudes et la conduite des multiples personnages dont il évoque le passé. En faisant de la critique littéraire, il ressuscite de la vie. « On s'enferme pendant une quinzaine de jours, confessait Sainte-Beuve, avec les écrits d'un mort célèbre; on l'étudie, on le retourne, on l'interroge à loisir; on le fait poser devant soi. Chaque trait s'ajoute à son tour et prend place de lui-même dans cette physionomie. Au type vague, abstrait, général, se mêle et s'incorpore par degrés une réalité individuelle. On a trouvé l'homme. »

Confrères, si vous ne l'avez encore fait, lisez Sainte-Beuve, et si vous l'avez déjà lu, relisez-le. Vous ne trouverez pas meilleur modèle de style, une forme d'exposition plus chargée d'intelligence et capable de mieux faire vibrer les cordes de l'esprit chez le lecteur qui admire, comprend et voit s'élargir en lui les horizons de la pensée.

## §

Après avoir lu attentivement les trois volumes que M. Adolphe Boschot a consacrés à Hector Berlioz (1), une impression générale se dégage chez celui qui, sans

(1) Adolphe Boschot : I. *La Jeunesse d'un Romantique*; II. *Un Romantique sous Louis-Philippe*; III. *Le Crépuscule d'un Romantique* (Plon-Nourrit et Cie, édit., 3 vol.).

pensée préconçue et simplement pour chercher à comprendre l'éclosion et l'épanouissement d'un génie, s'est livré à cette étude d'une biographie traversée de rayons fugitifs au milieu de la succession des jours d'orage. Berlioz fut avant tout une sensibilité affamée de tendresse. Or, son appétit ne trouva jamais au cours de sa vie tumultueuse la ressource d'un aliment qui apaisât son besoin d'aimer. Fils d'un médecin qui exerçait à la Côte Saint-André, près de Grenoble, il naquit en 1803 et eut pour mère une dévote autoritaire et sèche qui le plaça comme interne dans un séminaire, alors que cet établissement s'ouvrait à cent pas de la maison. Nous savons bien que ce séminaire n'admettait que des internes. Mais une mère qui a de l'affection pour son fils ne s'en sépare pas quand l'enfant n'a que six ans. Elle le garde auprès d'elle, le surveille, l'encourage, le réprimande à l'occasion, mais reste derrière lui à en prendre soin, à lui montrer qu'il n'est pas seul et possède dans sa mère un ange gardien qui le guide et le saura protéger contre les embûches de la vie. Cette mère était une terrible femme, tapageuse, exaspérée, « dramatisant jusqu'à ses lessives ». Elle abrutissait littéralement son mari, qui ne disait rien et se consolait en allant soigner ses malades. « Tout tremblait devant elle. C'est elle jadis, lors des troubles municipaux, qui avait poussé le docteur à faire un affront public à un voisin, l'inoffensif Charbonnel. » Le pauvre Hector Berlioz eut à subir bien des rebuffades de cette nature impérieuse et violente qui ne puisait dans ses croyances que matière à redoublements d'imprécations et à justification de mille iniquités qu'elle commettait journellement. La religion est ainsi faite. Elle élève les uns, rabaisse les autres. Son action dépend des tempéraments où elle s'exerce. Elle enfonce chacun dans les traits de nature qui lui sont propres. Les âmes qui ont gravi les plus hautes cimes des aspirations humaines et en ont réalisé les desseins les plus grandioses et les plus sublimes étaient hantées par l'appel de ces voix supraterrrestres. Dans cette illumination subite qui

éclairait les parties profondes de l'esprit et du cœur, les natures d'élite n'étaient pas seules. Elles avaient à côté d'elles des personnalités qui n'avaient rien d'élevé ni de grand. Mme Berlioz avait un tempérament de concierge agressive. Ses habitudes religieuses ne firent qu'aggraver, en les justifiant, ces procédés bruyants envers ses semblables et les tempêtes de colère avec ceux qui lui étaient chers. Au séminaire, et lorsqu'il aurait eu besoin des caresses maternelles, l'enfant apprit à jouer du tambour, comme initiation à l'ivresse des sonorités musicales qui devait le transporter plus tard. Fermé par ordre de l'Empereur en 1811, le séminaire renvoya à l'âge de huit ans le petit Hector dans sa famille. Le père, qui avait de la fortune et exerçait surtout sa profession par esprit de charité, prit en main l'éducation de l'enfant dont se désintéressait la mère, et lui apprit ce qu'il savait lui-même : l'histoire, la géographie, les rudiments des sciences, les éléments du latin.

A Paris, où il commence sa médecine, il s'obstine dans son culte pour la musique. Refusé aux épreuves éliminatoires pour le prix de Rome, il se voit supprimer la pension mensuelle que lui accordait son père. Il aura à choisir une carrière qui lui assurât son gagne-pain : à défaut de la médecine, dont il ne voulait plus, un autre métier qui lui convint, mais jamais la musique.

Son père cède, mais sa mère le renie, le maudit et, comme il était rentré pour quelques jours à la Côte Saint-André, le laisse partir sans lui dire adieu. Son cœur déchiré, il revient à Paris, parvient à se faire inscrire au Conservatoire, se fait engager, dans sa misère, comme choriste au Théâtre des Nouveautés.

Des épreuves, des humiliations, des déceptions répétées, mais au cœur la flamme du génie, et dans le regard l'énergie de la volonté. C'est alors qu'une actrice anglaise, Miss Smithson, qui jouait à l'Ophélie de Shakespeare, exalte son imagination. Il l'épousera coûte que coûte. Celle-ci résiste. Berlioz vient à bout de ses hésitations, envoie les sommations respectueuses à ses

parents, et le lendemain du mariage, alors qu'elle était entretenue par un protecteur riche, s'extasie sur la vertu de sa femme, et, dans une lettre à un ami, lui apprend qu'il avait épousé une vierge. Ayant fait ses études de médecine, il s'y connaissait et ne s'en faisait pas accroire. Bientôt, scènes de ménage, incompatibilité d'humeur, reproches amers, colères de sa femme. Berlioz ne l'aime plus. Il en rencontre une autre, Maria Recig, pas plus digne de lui que la première et qui, douée d'une voix médiocre, prétendait débiter à l'Opéra. Nouvelles tribulations, concerts à travers l'Europe. Jours difficiles avec peu d'argent. La première femme étant morte en 1854, il épouse la seconde, qui meurt subitement, huit ans plus tard. Voilà Berlioz seul et habitant chez sa belle-mère, qui le soigne de son mieux. C'est alors qu'ayant perdu tour à tour sa mère, son père et un fils unique qui succombait à la Havane, emporté par la fièvre jaune, il retourne dans le Dauphiné, auprès d'une vieille dame qu'il avait connue dans sa jeunesse, Mme Fornier, ou plutôt qu'il n'avait vue qu'une fois en cinquante ans. Aujourd'hui, elle était septuagénaire, avait des enfants et des petits-enfants. Et Berlioz lui demandait réconfort dans sa détresse et implorait une lueur de bonté dans son regard. Il lui disait : « Si je tenais là votre main, comme je l'ai tenue un jour, il me semble que je m'endormirais comme on s'endort à la suite des grandes douleurs physiques, alors qu'elles sont calmées. » Quand il revient à Paris, lointaine, elle reste pour lui son étoile et son ange gardien, et il songe à la demander en mariage. Une série de petites attaques commence à se produire à cette époque, et Berlioz finit par expirer en 1869, à l'âge de soixante-six ans. Toute sa vie ne fut qu'un long martyre du cœur, et jamais il ne trouva la femme à laquelle il demandait, en échange de son amour, exalté jusqu'à la frénésie, un peu d'affection, un doux sourire, et un mot de consolation dans ses heures d'angoisse et dans les mois d'infortune.

Dans ces pages, où nous ne cherchons, au cours de

sa vie, que les souvenirs d'ordre médical qui ont pu inscrire leur image dans ses pensées, sa conduite et les productions de son art, Berlioz se révèle avant tout comme l'exemple le plus frappant d'une sensibilité féminine dans un corps d'homme. Enthousiaste, excessif, il ne voit les choses qu'à travers les désirs dont il prépare la réalisation. Il veut une femme, donc elle sera à lui. Il rêve d'un succès et croit le tenir; donc ce dernier ne saurait le fuir et se jouer de sa volonté. Il sera un musicien de génie et, sur ce dernier point, il ne se sera pas trompé. Sur les deux autres, les femmes et les triomphes, il assoira ses conquêtes également, mais au prix de combien de défaites! Ce qui le sauve dans ses essors d'imagination, c'est la ténacité qu'il apporte à la réussite de ses plans. Un échec le jette à bas. Il se désespère, crie sa misère sur les toits, puis se remet à la tâche, multiplie les démarches, corrige, améliore, développe l'œuvre où il s'était jeté corps et âme pendant des mois. Le redressement est d'autant plus vigoureux et plus assoiffé de triomphe que le découragement lui avait enlevé le goût de vivre. Cette poursuite acharnée vers la réalisation de son rêve le sépare absolument de la mentalité des femmes. Par sa façon de réagir envers les chocs et les épreuves de la vie, il s'était rapproché d'elles. Mais son opiniâtreté dans la continuité de sa tâche est une qualité d'ordre directement masculin. Il est rare que, livrée à elle-même, la femme ait la volonté suffisante pour diriger longtemps sa barque dans la même direction. Tant qu'elle a des programmes à suivre devant elle, cela va tout seul. Une fois maîtresse de sa destinée, elle s'égare aisément, si la contrainte des devoirs familiaux ou la foi impérieuse dans son idéal ne la retiennent pas dans le sillon. L'homme de génie a les emportements, les inégalités d'humeur de la femme. Il ne partage pas sa faiblesse dans l'exécution de ses desseins.

Un autre point de contact que Berlioz affectait avec le caractère du sexe était, à l'occasion, sa volupté du mensonge. Pensionnaire à la villa Médicis à Rome, une

crise de jalousie le précipite en France. Une jeune fille qu'il aimait en épouse un autre. Le voilà parti sans congé et risquant de perdre les mensualités que lui servait le gouvernement de France. En cours de route, il se reprend. C'est trop bête quand même de perdre sa situation pour une fille qui vous a trompé. Mais comment rentrer à Rome sans soulever les quolibets des camarades qu'il avait mis au courant de ses projets ? Alors, il écrit à Horace Vernet, directeur de la villa Médicis, que le chagrin l'avait acculé à un suicide.

Je volais en France, déclarait-il, pour tirer la plus juste et la plus terrible des vengeances; à Gênes, un instant de vertige, la plus inconcevable faiblesse, a brisé ma volonté; je me suis abandonné au désespoir d'un enfant, mais enfin j'en ai été quitte pour boire l'eau salée, être harponné comme un saumon, demeurer un quart d'heure étendu mort au soleil et avoir des vomissements violents pendant une heure : je ne sais qui m'a retiré. On m'a cru tombé par accident des remparts de la ville. Mais enfin, je vis, je dois vivre, pour deux sœurs dont j'aurais causé la mort par la mienne, et vivre pour mon art... J'espère que vous n'avez pas écrit en France et que je n'aurai pas perdu ma pension.

Exemple de mythomanie digne d'une cervelle féminine et agrémenté de détails, perte de connaissance, vomissements, dont il devait peut-être la connaissance à son instruction de carabin.

Une autre fois s'est-il empoisonné pour de bon et avec l'opium? Il le raconte tout au moins. Son actrice anglaise, Harriett Smithson, celle-là même que préalablement il avait traitée de femme galante, refusait de l'épouser. Elle avait des dettes et lui pas le sou. Que fait Berlioz? Il tire de sa poche le flacon fatal et en vide le contenu devant elle. Emétique, ipéca. Trois jours de maladie, assure Berlioz. Du coup, l'actrice se laisse fléchir et accorde le oui tant attendu. Trois sommations respectueuses du musicien à ses parents l'avaient rendu libre. Il se maria peu après, faubourg Saint-Honoré, dans la chapelle de l'Ambassade britannique, et Liszt fut un de ses témoins.

Ses parents ne se fussent pas opposés à ce mariage

*dentil était fièvre*

*du contenu  
voir ses  
autres lettres*

qu'ils estimaient déshonorant et ridicule, Berlioz se fût-il entêté de la sorte? Dans les âmes d'élite, la résistance décuple la volonté. Le D<sup>r</sup> Berlioz père n'aurait pas dû dire non tout de suite. L'habileté eût été de retarder l'époque du consentement, de dire oui mollement, sans fixer de date, de gagner du temps, de ne pas irriter par un non immédiat la blessure passionnelle, dont le malheureux avait empoisonné son cœur. Berlioz aimait beaucoup son père. Ce dernier eût fait vibrer cette corde affective, il eût en même temps touché les fibres d'amour-propre, si vulnérables chez son fils: en termes habiles, il lui eût représenté le danger pour sa gloire dans l'union d'un pareil lien, tout cela non exprimé nettement, mais sous forme interrogative et discrète, formulée par voie de suggestion enveloppée. Qui sait? Pareille tactique avec un tempérament de feu comme Berlioz eût peut-être eu chance de réussir, et il n'eût pas contracté ce mariage imbécile qui l'a rendu malheureux une partie de sa vie.

Au cours de son existence mouvementée et âpre, il eut la douleur de survivre à tous les siens : son père, son fils, une sœur. Les trois femmes qui l'avaient rendu malheureux, sa mère et ses deux femmes, housculèrent sa sensibilité au moment de leur mort et lui arrachèrent des pleurs sincères. Sa bonté et sa tendresse étaient grandes. Séparé de sa première femme, il lui envoyait d'Allemagne, où il faisait des tournées de concert avec la seconde, des sommes d'argent qui lui permirent de vivre. Avec cela, très ordonné, très rigoureux dans ses dépenses autant que son actrice se montrait inconsidérée, dépensière et folle. C'était un organisateur infatigable. Quand il s'agissait de la représentation de ses œuvres, il se démenait, multipliait les démarches, s'assurait des concours, envoyait d'Allemagne des bulletins de triomphe à la presse parisienne, alors que son succès avait été tout au plus estimable. Il possédait en lui le don de grossissement et continua de vivre jusqu'à la fin dans cette illusion que des graines de marque germaient dans des terrains pauvres ou non préparés à les recevoir.